

2023

Immigration kabyle en France, entre contraintes et engagements

Mustapha Harzoune

Auteur, journaliste. Hommes et Migrations, ACB. Paris, France.

Follow this and additional works at: <https://scholarship.claremont.edu/jas>



Part of the [Migration Studies Commons](#), [Other Sociology Commons](#), [Race and Ethnicity Commons](#), and the [Rural Sociology Commons](#)

Recommended Citation

APA Citation: Harzoune, M. (2023). Immigration kabyle en France, entre contraintes et engagements. *Journal of Amazigh Studies*, 1(1). <https://doi.org/10.5642/jas.WCAQ6319>

MLA Citation: Harzoune, Mustapha. "Immigration kabyle en France, entre contraintes et engagements." 1, 1 (2023). doi:10.5642/jas.WCAQ6319.

This Article is brought to you for free and open access by the Current Journals at Scholarship @ Claremont. It has been accepted for inclusion in Journal of Amazigh Studies by an authorized editor of Scholarship @ Claremont. For more information, please contact scholarship@cuc.claremont.edu.



Immigration kabyle en France, entre contraintes et engagements

Mustapha Harzoune

Journaliste spécialisé en littératures issues de l'immigration

Résumé :

Cette contribution s'applique à mettre en miroir l'immigration kabyle au regard des figures et des stéréotypes de l'immigration algérienne nées de l'Histoire, des pensées d'État et des idéologies, coloniale (« mythe kabyle ») ou nationalistes. Elle s'appuie, de manière non exhaustive et parcellaire, sur une approche de la structuration, associative notamment, des Kabyles de France après l'année 1979 qui voit naître la première association berbère de France qui inscrit son projet et son devenir dans la société française. En s'appuyant sur des repères historiques, le poids des représentations coloniales et postcoloniales, sur le militantisme associatif, le dynamisme artistique, un éclairage littéraire, ainsi que les témoignages de personnalités « communautaires », l'objectif de cet article est de mettre en lumière les conditions et cadres dans lesquels les Kabyles de France participent à la fois d'une citoyenneté laïque en France et d'une solidarité avec les luttes démocratiques et culturelles en Algérie. À partir d'une évaluation quantitative et qualitative, il s'agira de mesurer la présence kabyle en France - enracinement, nombre, diversité démographique et socio-économique, engagements... - et de faire l'hypothèse d'une sous-représentation, d'un manque de visibilité des Kabyles de France, au regard de leur importance dans l'immigration, dans l'histoire du pays et dans les liens avec l'Algérie.

De cette hypothèse naissent plusieurs questions : quelles relations les différentes composantes de la diaspora kabyles maintiennent-elles avec le pays d'origine ? Comment libérer la diaspora kabyle des emprises étatiques et d'un nationalisme de fermeture ? S'inscrit-elle encore dans la matrice historique qui a fait de l'immigration algérienne une source d'inspiration et d'organisation des luttes anticoloniale et démocratique ? À partir des différents niveaux de structuration et de solidarité de l'immigration kabyle -associative, villageoise, familiale, professionnelle, intellectuelle- est-il possible d'entrevoir un cadre de (re)mobilisation démocratique et un levier pour un rapprochement euro-méditerranéen, solidaire et libéré des instrumentalisation postcoloniales ?

Mots-clés : Émigration-immigration, Kabyle, Mouvement associatif, Culture, Engagement, Pluralisme, et Espace euro-méditerranéen

Introduction

L'immigration kabyle en France est une vieille affaire. Les premiers kabyles à s'aventurer outre Méditerranée ont ouvert la voie dès la seconde moitié du XIX^e siècle. Si l'expérience est peu significative sur le plan numérique et sociologique, elle a valeur de symbole, non seulement de la longue présence kabyle en France mais aussi et peut-être surtout de l'amitié et de la solidarité franco-kabyle. Ainsi, Aziz el Haddad, le fils du cheikh de la confrérie Rahmaniya, s'éteint, le 22 août 1895, au 45 boulevard de Ménilmontant, à Paris, chez son ami le communard Eugène Mourot. Aziz et Eugène s'étaient rencontrés en déportation, en Nouvelle Calédonie. Communards parisiens de 1870 et révoltés kabyles de 1871 partagèrent alors, après les affres d'une répression impitoyable, les douleurs de l'exil et de la déportation. Mieux, ce sont les survivants de la Commune qui se sont cotisés pour rapatrier le corps d'Aziz el Haddad en Algérie. Le logement d'Eugène Mourot se trouvait juste en face du cimetière du Père Lachaise.¹ Là où repose depuis 2020 le chanteur Idir, chantre de l'identité amazighe et de l'amitié entre les peuples. La parabole résumée plus de cent vingt ans d'histoire migratoire, rassemble quelque cinq générations d'hommes et de femmes qui, par leur périple et courage, ont bouleversé les histoires nationales, française et algérienne, modifié les visages des deux sociétés indéfectiblement liées par les rencontres et les métissages. Cette histoire suinte depuis quatre-vingts ans dans les littératures francophones des deux rives depuis la pionnière Taos Amrouche, en passant par Mouloud Feraoun ou Mouloud Mammeri, jusqu'au recueil de nouvelles d'Ameziane Kezzar,² ou encore le dernier roman d'Azouz Begag dans lequel ce natif de Lyon dont les parents sont originaires de Sétif, condense cette histoire et ses dynamiques relationnelles.

Tout semble s'être fait à pas feutrés. Presque de manière invisible. Quelles traces ont laissé ces générations d'hommes et de femmes, à cheval sur les deux rives de la Méditerranée ? Quelles traces ont-ils laissé dans la société française et au pays d'origine ? Il est difficile d'isoler, presque ex nihilo, la population kabyle du reste de l'immigration algérienne. A cela, plusieurs raisons : la faiblesse des données statistiques, l'insuffisance des informations sur les lieux d'origine et d'implantation en France, ainsi que le manque d'éléments qualitatifs qui permettent de suivre des trajectoires démographiques sur plusieurs générations. Longtemps la population kabyle fut majoritaire dans l'immigration algérienne. Qu'en est-il aujourd'hui ? Quid du lien maintenu, ou non, avec le foyer d'émigration d'origine, avec l'Algérie plus largement pour les descendants français de l'immigration kabyle ? L'originalité linguistique, culturelle, kabyle est-elle préservée ? Dans quelle mesure et comment ? Autant de questions auxquelles il est d'autant plus difficile de répondre qu'il n'y a pas de « communauté » au sens de l'existence d'un groupe sociologique uniforme, dans sa composition et dans ses options : la noria migratoire se poursuit, qui vient ajouter de nouvelles sédimentations aux populations kabyles de France, souvent sans liens, entre une quatrième ou cinquième génération de Kabyles de France et des primomigrants qui pour avoir les pieds en France, tournent la tête et le regard vers l'Algérie. Quelle place tiennent les revendications identitaires dans cette originalité ? Est-ce un besoin de reconnaissance, d'affirmation, de distinction ? Ces revendications se réduisent-elles à une dimension politique – inscrite dans une généalogie historique qui court depuis la figure d'Amar Imache (1895-1960) jusqu'aux manifestations récentes en Algérie et en Kabylie, en passant par la crise dite « berbériste » de 1949, le Printemps berbère d'avril 80, ou le Printemps noir d'avril 2001 - ou prennent-elles de nouvelles formes, associatives en particulier, mais aussi culinaires, littéraires, artistiques, etc. ? Les deux bien sûr tant il est juste d'observer que « les Kabyles

¹ Voir Mehdi Lallaoui, *Kabyles du Pacifique*.

² Azouz Begag, *L'Arbre ou la Maison*, et Ameziane Kezzar, *Au loin, si j'y suis*.

éprouvent (...) le besoin de se regrouper et de revendiquer leur particularisme linguistique, dans la mesure où ils le sentent menacé »³ et que dans le même mouvement, en immigration « être kabyle, c'est être un immigré comme un autre qui tient (un tant soit peu) à préserver son identité tout en s'immiscant dans la société française ».⁴

Une présence ancienne, durable et massive

Si, au début du XXe siècle, on aurait compté selon le professeur Louis Milliot quelques centaines de colporteurs kabyles,⁵ il faut, selon Charles Robert Ageron,⁶ faire remonter, de manière plus significative la présence kabyle aux années 1905-1910, avec une immigration de travail originaire de Dra el Mizan, de Fort-National (Larbaâ Nath Irathen aujourd'hui), de Michelet (Aïn el Hammam) et du Guergour.

La Première Guerre mondiale représente un tournant. Non seulement, elle bouleversa le monde mais aussi les imaginaires et les peuples. Pour servir « *la mère patrie* », l'empire français mobilisa « *ses indigènes* », d'Afrique subsaharienne, d'Afrique du Nord et d'Asie, pour soutenir l'effort de guerre et pour remplacer les hommes partis au combat comme ouvriers. Le regard du colonisé sur le monde, celui laissé derrière lui et celui qu'il porte sur la France métropolitaine, allait en être bouleversé.⁷ Le processus migratoire contemporain était amorcé, grâce notamment aux recruteurs de la métropole. Selon l'historien Emile Temime :

À Marseille, il y aurait déjà plus de deux mille ouvriers kabyles en 1912 [« Sur 5000 environ pour l'ensemble de l'Hexagone » précise l'auteur en note]. En 1914, dans certaines entreprises, ils forment la moitié du personnel ouvrier. Et les raffineries de Saint-Louis prévoient le recrutement de 460 Kabyles, alors que l'effectif habituel de l'entreprise ne dépasse pas de beaucoup les 600 personnes !⁸

« À la veille de la Première Guerre mondiale, les archives françaises signalent la présence en France de 5 000 Algériens. En 1924, ces mêmes services évaluent ce nombre à 100 000 ».⁹ Le sociologue Abdelmalek Sayad précise que « l'essentiel des travailleurs et des soldats fut incontestablement requis au sein de la population montagnarde, et au sein de celle-ci parmi la population kabyle », ¹⁰ à hauteur de « 80% » rappelle l'historien Benjamin Stora.¹¹

C'est entre les deux guerres mondiales que les Kabyles s'installent (cafés), consolident leurs réseaux (noria), découvrent et s'imprègnent de la culture française de la métropole : socialisation par le travail et émergence d'une conscience ouvrière, acculturation - aux idéaux républicains et aux nouveaux modes de vie - naissance des premières solidarités et des premières unions mixtes. Qu'en est-il aujourd'hui? Quel est le nombre de Kabyles et de descendants de Kabyles en France aujourd'hui? Selon Salem Chaker, les Kabyles représentent

³ Emile Temime, *Des Kabyles à Marseille. Une migration précoce et durable*, « Confluences Méditerranée » 2001/4 N°39 | pages 119 à 128 Article disponible en ligne à l'adresse : <<https://www.cairn.info/revue-confluences-mediterranee-2001-4-page-119.htm>>.

⁴ Karima Slimani, *Histoire de l'émigration kabyle en France au XXe siècle*. pp. 209-210.

⁵ *Bulletin du Comité de l'Afrique Française*, 1925.

⁶ Charles-Robert Ageron, *Genèse de l'Algérie algérienne*.

⁷ Voir David Assouline et Mehdi Lallaoui, *Un siècle d'immigrations en France*.

⁸ Emile Temime, p. 122.

⁹ Kamel Kateb, « Bilan et perspectives des migrations algériennes », *Hommes & migrations*, 1298 | 2012, pp. 6-21.

¹⁰ Sayad Abdelmalek, « Aux origines de l'émigration kabyle ou montagnarde », pp. 6-11.

¹¹ Benjamin Stora, « Les Kabyles dans la guerre d'Algérie », p.74. Voir aussi Michel Andrée, *Les travailleurs algériens en France* et Benjamin Stora, *Ils venaient d'Algérie. L'immigration algérienne en France 1912-1992*.

entre 30 et 50% des Algériens et descendants d'Algériens en France.¹² Pour la démographe Michèle Tribalat,¹³ auteure de l'étude *Faire France*, « la place des Berbères dans le flux algérien n'est pas aussi importante qu'on le dit : 28% seulement en 1992 contre environ 60% en 1950, d'après les estimations de l'époque ». ¹⁴ En 2020, la France comptait 871 000 Algériens sur son sol et, en 2021, selon l'Insee, quelque 1,118 millions de descendants d'immigrés algériens en France.¹⁵ Il faudrait y ajouter - mais jusqu'où faudra-t-il renvoyer des citoyens français à leur origine ? - la génération des petits enfants (563 000 en 2011 selon la démographe Michèle Tribalat).¹⁶ On peut ainsi estimer la présence algérienne et d'origine algérienne en France à quelque 2 552 000 personnes. Tout cela est approximatif mais donne un ordre d'idée. Quoiqu'il en soit, « on est en dessous des trois millions quoiqu'il arrive » avance Patrick Simon, chercheur à l'Ined.¹⁷ Enfin, selon la fourchette comprise entre 28 et 50 % comme part des Berbères dans les populations algériennes et d'origine en France, et si l'on admet pour repère 2 600 000, la France de 2023 compterait entre 728 000 et 1 276 000 Kabyles et descendants de Kabyles.

Invisibles

Malgré cette indéniable présence et cet enracinement de longue date, les Kabyles de France semblent se dissoudre dans l'Histoire de l'immigration algérienne et de la littérature universitaire consacrée à l'immigration et au nationalisme algérien. Ils sont comme invisibles et ce, dès la création de l'Etoile Nord Africaine en 1926, sept ans après la fin de la Première Guerre mondiale. L'origine de l'organisation s'ancre dans l'immigration kabyle, celle des usines et des bistrots, dans cette masse d'hommes, cette masse « d'oiseaux migrants maudits », ¹⁸

Les premières figures du mouvement nationaliste né dans l'immigration sont majoritairement kabyles : Amar Imache (1895-1960), Salah Bouchafa (1903-1945), Mohamed Si Djilani (1896-1953), Belkacem Radjef (1909-1989), mais pas uniquement. Ainsi Abdelkader Hadj-Ali (1883-1957) ou encore Messali Hadj (1898-1974) sont tous deux originaires de l'ouest algérien. L'idéologie nationale se construit ici avec la figure de l'immigré algérien. Messali Hadj entre dans l'Histoire en limitant les questions identitaires à leur dimension arabe et - moins « préoccupé » de laïcité que son mentor Hadj Ali Abdel-Kader - musulmane. Le 10 février 1927, à Bruxelles, il expose le programme du parti qui, sur le plan culturel, revendique la seule langue arabe comme « langue officielle ». Partant, le nationalisme algérien né dans l'immigration kabyle pose un peuple sans diversité culturelle et linguistique, alors même que la sociologie de l'immigration montre tout le contraire. Benjamin Stora rappelle que,

¹² Salem Chaker, « Quel avenir pour la langue berbère en France ? » In *Les Kabyles. De l'Algérie à la France*, pp. 40-45.

¹³ Auteure de *Faire France, une grande enquête sur les immigrés et leurs enfants*, 1995.

¹⁴ « Les immigrés et leurs enfants » in *Populations et sociétés*, n° 300, Avril 1995.

¹⁵ URL : < <https://www.insee.fr/fr/statistiques/4186761#tableau-figure1> >.

¹⁶ Michèle Tribalat, « Une estimation des populations d'origine étrangère en France en 2011 », *Espace populations sociétés* [En ligne], 2015/1-2 | 2015, mis en ligne le 01 juillet 2015, consulté le 28 octobre 2022, <http://journals.openedition.org/eps/6073> ; Doi.org/10.4000/eps.6073.

¹⁷ Michèle Tribalat, « Une estimation des populations d'origine étrangère en France en 2011 », *Espace populations sociétés* [En ligne], 2015/1-2 | 2015, mis en ligne le 01 juillet 2015, consulté le 28 octobre 2022, <http://journals.openedition.org/eps/6073> ; Doi.org/10.4000/eps.6073.

¹⁸ Mouloud Feraoun, *Les Chemins qui montent*, pp. 195-196.

Ce nationalisme est né chez les immigrés algériens en France. Or, dans l'entre-deux-guerres, 80 % des immigrés algériens sont originaires de Kabylie, région pauvre, victime de la dépossession foncière. En situation migratoire, ces hommes s'affranchissent du poids de la tradition familiale. Ils se radicalisent. Parmi eux, deux figures importantes : Amar Imache et Radjeff Belkacem, nés respectivement en 1895 et en 1909, dans des douars (subdivision territoriale) situés dans l'ex-commune mixte de Fort-National (aujourd'hui Larbaâ Nath Irathen). Ils sont les principaux lieutenants de Messali Hadj. Le grand leader de l'indépendance algérienne (qui lui n'est pas kabyle) vient de fonder à Paris son mouvement l'Étoile nord-africaine. Mais dès 1936, Amar Imache s'oppose à Messali Hadj sur la conception de la nation algérienne future ou sur la place de la langue berbère. Messali est un centralisateur. Il combat ce qu'il perçoit comme des revendications séparatistes et identitaires. Imache est écarté de l'organisation.¹⁹

En mettant de côté le sujet de la personnalisation des prémices du mouvement national algérien (« les principaux lieutenants », « le grand leader » et « son mouvement »), reste la question : pourquoi une organisation créée en milieu berbérophone, par des immigrés algériens originaires pour leur grande majorité de Kabylie, a-t-elle décidé de placer à sa tête un homme arrivé à Paris, trois ans plus tôt, en 1923 de son Oranie natale ? Sur ce point, historiens, observateurs et militants débattent et parfois s'opposent. La militance kabyle reprend à l'envi l'antienne des valeurs démocratiques portées par des citoyens adeptes de l' ancestrale assemblée de village ou *tajmaat*, agora kabyle où les hommes légifèrent sur les affaires du village. Partant, il aurait fallu que la cause du jeune parti représente non seulement l'ensemble des sensibilités algériennes (qui seront limitées aux dimensions arabe et musulmane) mais qui plus est nord africaines puisque les militants de l'ENA voyaient loin en inscrivant leur action à l'échelle des trois pays d'Afrique du nord. Cette « curiosité » sociologique (seuls 20 à 25000 Marocains résidaient dans l'Hexagone entre les deux guerres;²⁰ quant à l'émigration tunisienne, il faudra attendre les années 60 pour qu'elle devienne significative) peut paraître compréhensible au regard du sort (presque) commun réservé par le colonialisme français aux frères indigènes. Amar Ouerdane écrit :

À l'assemblée générale de 1927, les Kabyles élisent à la présidence un arabophone : Messali Hadj. Ce choix n'est pas sans lien avec les échecs des insurrections kabyles de 1864, 1865 et 1871, et de celui de la république du Rif (...). Et enfin, ce choix est probablement lié aussi à la recherche d'une solidarité avec les pays arabes alors en ébullition. (41-2)

Une autre explication tiendrait à l'incapacité de ces immigrés à offrir un projet global, mobilisateur et rassembleur, à s'aventurer dans un champ des possibles fédérateurs où la dimension berbère aurait pu constituer le substrat d'un projet culturel et politique digne de ce nom. Nombreux furent les dirigeants kabyles à avoir été formés dans les écoles arabes, et qui s'exprimaient en arabe, animaient la presse nationaliste de langue arabe, et appartenaient à cette « merveilleuse providence des couleurs »²¹ de l'immigration où se côtoyaient arabophones et berbérophones de différentes origines régionales, syndicalistes, communistes, religieux, et laïcs. Pour Karima Dirèche-Slimani, les militants et dirigeants des années 20 auraient brillé par leur faible, voire leur « absence » de conscience politique. Il faudra attendre, selon l'universitaire, les années 40 pour que s'affirme un processus de maturation politique, et l'émergence de revendications identitaires qui élargissent le champ référentiel du nationalisme algérien - même si dès 1936 Amar Imache s'opposa aux orientations identitaires et politique de Messali Hadj.

L'idéologie nationale, et la structuration de l'immigration algérienne, se mettent en place et avec elles la figure de l'immigré algérien, réduit à une religion et une langue, signe d'une double

¹⁹ Benjamin Stora, « Les Kabyles dans la guerre d'Algérie », p.74.

²⁰ Atouf Elkbir, *Aux origines historiques de l'immigration marocaine en France 1910-1963*, pp. 48-59.

²¹ Jean Sénac, *Cœuvres poétiques*.

allégeance coloniale du mouvement national : à l'arabo-islamisme d'une part, et à la centralité d'ancien régime puis jacobine française d'autre part, attachée au culte de la personnalité et à une conception verticale, léniniste du parti et de la révolution, portée entre autres par Messali Hadj.

« Mythe kabyle » versus spécificité migratoire algérienne

Il faut ici mesurer les effets, dans les esprits et sur l'image de l'immigration algérienne, de ce que le plus éminent historien de l'Algérie coloniale, Charles-Robert Ageron, dans sa monumentale étude *Les Algériens musulmans et la France, 1871-1919*, a appelé le « mythe kabyle ».²² Pour en rester à une approche simplifiée (qui ne tient pas compte de sa généalogie, et/ou de son caractère « apocryphe », ni de ses ressorts inscrits dans les imaginaires et les mentalités), le « mythe kabyle » pourrait se résumer en ceci : dans son entreprise de domination coloniale, la France aurait cherché à s'appuyer – et à privilégier – les Kabyles contre les populations arabes, selon l'antique stratégie du *Divide ut imperes*, diviser pour régner. De ce « mythe » est né un « slogan » idéologique qui fait de la particularité kabyle une invention coloniale, et donc une source de division voire de trahison (dans le mouvement national). Il servira ensuite à disqualifier toute revendication culturelle kabyle.²³

Ce mythe aurait-il été intégré par les intéressés eux-mêmes jusqu'à la culpabilité et le souci de justifier de leur loyauté ? Ce mythe a peut-être fonctionné dans les orientations de l'Etoile Nord-Africaine. De manière certaine cette fois, il sera mobilisé tout au long de l'histoire du nationalisme algérien, pendant la guerre de libération et au lendemain de l'indépendance pour disqualifier toute velléité culturelle ou simple expression kabyle.²⁴ Il minera encore les débats et parfois des esprits en immigration.²⁵

1926 est peut-être le point d'origine qui conduira à l'invisibilité des populations kabyles en France, dissoutes, auto-dissoutes dans la grande vague idéologique arabe et musulmane. Par souci démocratique et de représentativité ou par incapacité à proposer un projet fédérateur pour les Algériens et plus encore pour l'ensemble des peuples d'Afrique du Nord, le résultat est là. S'il est impossible d'invisibiliser sur le plan démographique les populations kabyles au sein de l'immigration algérienne, en revanche sur les plans culturel, linguistique et politique, les Kabyles seront comme « occultés », en tant que tels, du paysage migratoire. Cette occultation se fera dans le mouvement national – et ce malgré leur engagement aux avant-postes – mais aussi dans la littérature de la migration en France – qui ne conçoit l'immigration algérienne et plus largement nord-africaine qu'arabe et musulmane. Ce fut d'ailleurs le point de départ du travail de Karima Dirèche-Slimani qui, en 1997, écrivait en introduction de son ouvrage « nous sommes partis d'un constat simple, l'importance quantitative de l'émigration kabyle en France

²² Camille Lacoste Dujardin, « Un effet du « postcolonial ».

²³ Voir Charles-Robert Ageron, « La politique kabyle sous le Second Empire », notamment le chapitre « *La France a-t-elle eu une politique kabyle ?* », pp. 277-315. On lira aussi Yassine Tamlali, *La genèse de la Kabylie. Aux origines de l'affirmation berbère en Algérie (1830-1962)*, La Découverte 2016 ; Maxime Ait Kaki, *De la question berbère au dilemme kabyle à l'aube du XXI^e siècle*, L'Harmattan, 2004 ou Patricia M.E. Lorcin, *Kabyles, Arabes, Français : identités coloniales*, Trad. de Loïc Thommeret. PULIM, 2005. Sur la qualification d'« apocryphe » du mythe kabyle lire Alain Mahé, *Histoire de la Grande Kabylie*, éd. Bouchène, 2001.

²⁴ Lire Ali Guenoun, *La question kabyle dans le nationalisme algérien, 1949-1962. Comment la crise de 1949 est devenue la crise « berbériste »*, Préface d'Omar Carlier, postface de Mohamed Harbi, Vulaines-sur-Seine, éd. du Croquant, 2021.

²⁵ Voir Vincent Geisser et Aziz Zemour, *Marianne et Allah. Les politiques français face à la « question musulmane »*, La Découverte, 2007, notamment le chapitre 9 intitulé « *Kabyles démocrates contre musulmans fanatiques* ».

et sa non-représentation ou tout simplement son occultation dans un discours officiel (aussi bien français qu'algérien) qui désigne tout émigré algérien ou maghrébin comme arabe. Discours qui balaie volontairement une complexité linguistique réelle et qui annihile ainsi toutes les spécificités culturelles des mouvements migratoires ».²⁶ Quelques illustrations puisées dans des travaux récents en témoignent :

Illustration 1

En 2003, Pascal Blanchard, Éric Deroo, Driss El Yazami, Pierre Fournié, et Gilles Manceron publient *Le Paris arabe* (2003)²⁷ pour illustrer le regard de la société française sur l'Autre - entendre l'« Arabe ». Terme générique et réducteur, épithète fourre-tout qui désigne aussi bien l'Égyptien ; le chrétien libanais ; l'immigrée des Trente glorieuses ; le richissime cheikh pétromonarque ; l'intellectuel du XIXe siècle venu en Europe en quête de compromis entre tradition et modernité ou l'islamiste de la fin du siècle dernier menaçant l'Occident de son courroux et bien sûr les Berbères, à commencer par les Kabyles, sans oublier les jeunes générations, ces « beurs » made in France renvoyés à une improbable « arabité » et/ou « islamité » grâce, semble-t-il, au succès « du plus populaire représentant de la culture arabe en France »²⁸ - le chanteur Khaled.²⁹ Avant *L'Histoire mondiale de la France* de Patrick Boucheron (2017), ce *Paris arabe* montre que l'histoire de France appartient aussi aux jeunes issus de l'immigration et ce, malgré la confiscation des mémoires et l'amnésie des manuels scolaires, la frilosité des hommes politiques, et des « décideurs » économiques et de la société en général. Les auteurs montrent que ce *Paris arabe* est principalement un Paris algérien et que dans ce cadre, la composante kabyle, jamais désignée comme telle, y tient une place (humaine, économique, sociale, individuelle, culturelle, sportive, politique) de premier plan. Une place pourtant à peine visible, laissant ouvert le champ aux globalisations réductrices et par là-même aux « identités meurtrières ».³⁰ Car l'enjeu est bien ici.

Illustration 2

Le 20 janvier 2020, l'historien Benjamin Stora remettait au Président de la République française son rapport sur *Les questions mémorielles portant sur la colonisation et la guerre d'Algérie*. Si le rapport fait du bruit, ce n'est pas parce que les 160 pages du document ne mentionnent pratiquement jamais la dimension kabyle de cette histoire passée, présente et à venir. Les termes « kabyle » ou « Kabylie » n'apparaissent qu'à cinq occurrences (pages 18, 25, 26, 29, 30) et pour des repères mineurs ou lointains : une référence au livre de Robert Lévy (*Les Lauriers-Roses de Kabylie*, L'Harmattan, Paris, 2003), deux références à la conquête et à la révolte de 1871, une référence à la *Misère de la Kabylie* d'Albert Camus et une citation de Guy

²⁶ Atmane Aggoun, « Vieillesse et immigration. Le cas des femmes kabyles en France ». Sur ce sujet voir Karima Dirèche-Slimani, op.cit., p. 213.

²⁷ En 2005, dans *La fracture coloniale* (La Découverte), les auteurs (Nicolas Bancel, Pascal Blanchard et Sandrine Lemaire) écrivent, à propos d'un numéro de *L'Équipe magazine* du 2 avril 2005 consacré à Zinedine Zidane (100 % Zidane) : « Ce numéro valorise la réussite exceptionnelle — dans tous les sens du terme — de Zidane, mais interdit de penser ce qui a empêché des milliers de jeunes garçons d'origine nord-africaine et vivant à Marseille de réussir dans le football malgré leurs compétences. De surcroît, cette vision renforce les assignations identitaires provenant de la société dominante, le récit associant lourdement Zidane à son statut d'immigré kabyle ».

²⁸ Ibid.

²⁹ Khaled Hadj Ibrahim est né à Oran. D'abord connu sous le nom de scène comme Cheb Khaled puis Khaled tout court. Chanteur de raï, il est l'un des chanteurs algériens les plus célèbres. Il s'est fait connaître dans les années 90 avec des titres comme Didi ou Aïcha.

³⁰ Amin Maalouf, *Les identités meurtrières*, 1988.

Pervillé consacrée aux « *Délégations financières arabes et kabyles à partir de... 1898* ». Rien donc sur le nationalisme, la guerre et l'immigration ou la part kabyle de la relation franco-algérienne.

Illustration 3

En 2021 paraissaient deux entretiens inédits du sociologue algérien, Abdelmalek Sayad.³¹ Exhumés des archives, ces deux entretiens ont été menés en 1976 et au début de la décennie 80 auprès de deux femmes de l'immigration algérienne, aux trajectoires différentes. Deux témoignages qui datent donc de 46 ans et qui conservent toute leur actualité. Notamment en matière de dénonciation du patriarcat et de déconstruction du nationalisme algérien : « *ce n'est pas un front de libération nationale, c'est un front de dévastation nationale* », dit Ourida, par ailleurs militante nationaliste et membre du FLN.

Pourquoi Sayad n'a-t-il pas publié ces entretiens, demande Tassadit Yacine ? L'anthropologue esquisse une explication, toujours d'actualité semble-t-il : ce serait par crainte d'affaiblir les luttes, de faire le jeu des conservateurs et autres racistes en brisant le front uni (unique) de l'immigration qu'A. Sayad n'aurait pas publié ces entretiens. Exit dès lors les droits des femmes - et des « minorités », entendre kabyles et plus largement berbères - et pas touche, du moins publiquement, à l'arabité, l'islamité, au patriarcat de l'immigration.

Illustration 4

Dernière illustration pour montrer l'invisibilité des Kabyles de France avec la publication, en 2022, de *Figures de l'Autre. Perceptions du migrant en France 1870-2022* par Catherine Wihtol de Wenden. La spécialiste des questions migratoires se propose de mesurer le « *décalage entre les représentations et les faits* », de mettre en miroir ce que porte la recherche, la connaissance en général et ce que transportent les représentations de l'Autre au sein de la société française. Parmi les nombreuses figures de l'Autre recensées, discutées et mises en perspective par l'auteure, il en est une qui, dans le cadre de cet article, interroge. Celle qui justement réduit l'immigration nord-africaine à sa dimension arabo-musulmane. Cela conduit l'auteure à faire du Mouvement des travailleurs arabes « *créé à Marseille en 1972, le premier mouvement immigré organisé, en opposition à l'Amicale des Algériens en Europe* », oubliant que dès 1967, l'Académie berbère, qui connut une solide base militante dans l'immigration kabyle, croisait déjà le fer avec les sbires de l'Amicale.

De cette longue histoire, nourrie d'ignorance et de réductions, découle quelques enseignements : l'immigration algérienne a été enfermée dans les doxas politiques et idéologiques dominantes du moment, autrement dit renvoyées à ses seules dimensions arabe et musulmane ; l'immigration algérienne reste le jeu des logiques étatiques (relire A. Sayad), prisonnière de catégories binaires (unité/diversité ; nous/les autres, fidélité/trahison, centralisme/fédéralisme, culte de la personnalité/intelligence collective, berbérophones/arabophones, etc.). Finalement, ces Algériennes et ces Algériens seraient tous arabes et musulmans, ignorant ce que l'arbre « *dit arabe* » - pour reprendre la formule de Kamel Daoud - cache lui-même de forêt culturelle, artistique, littéraire, migratoire, régionale, nationale ou linguistique (y compris dans ses versions arabophones).³² Il est à craindre qu'en reléguant

³¹ Abdelmalek Sayad, *Femmes en rupture de ban. Entretiens inédits avec deux Algériennes*. Edition présentée par Salima Amari et Eric Fassin accompagnée d'un entretien avec Tassadit Yacine. Raisons d'agir, 2021.

³² Voir Mustapha Harzoune, *Le guide pratique et culturel des prénoms arabes. Signification, histoire et citations*.

sa dimension berbère à une valeur anecdotique, c'est le pluralisme et la vitalité culturelle de millions de femmes et d'hommes qui s'en trouvent freinés. Paradoxalement, il est possible aussi, sous couvert de convoquer universalisme et diversité, de taire le particulier : « *on ne peut pas me lancer des compliments, me dire qu'on aime mes chansons, sortir tous les violons, et continuer à ignorer mon identité* » disait Idir, le plus universel des chanteurs kabyles.³³ C'est en particulier pour affirmer une présence, ici en France, lutter contre les menaces qui pèsent sur une langue et une culture, attester aussi d'une immigration algérienne diverse, dans ses composantes et ses engagements, qu'est née, au tournant des années 70/80, un nouveau mouvement associatif berbère.

1979 : année zéro

L'histoire des associations kabyles en France³⁴ est rythmée par une date : 1979. Il n'est pas réducteur d'affirmer qu'il y a un avant et un après 1979. Avant cette année, l'activité des structures kabyles de l'immigration était exclusivement tournée en direction du pays d'origine. Il s'agissait alors d'une opposition politique installée en France, et ce, dès 1954, année de la création de l'Association pour le développement de la langue berbère (*Tiwizi i tamazight*), au lendemain de la crise dite « berbériste » de 1949. La première association berbère de France voit ainsi le jour sur une base politique et dans le cadre des luttes qui ont émaillé le mouvement national algérien, elle constitua « la dernière manifestation explicite de la revendication linguistique berbère avant l'indépendance » écrit Amar Ouerdane (78).

Au milieu des années 60, le même constat s'impose avec la création de l'Académie berbère, puis de la coopérative *Imedyazen* et du Groupe d'Études de Vincennes. Là, comme en 1954, le fonctionnement comme le développement des activités - nombreuses, innovantes, fondatrices - restent orientés en direction du pays d'origine et dans une logique de contestation du pouvoir algérien. La nouveauté viendra d'une nouvelle réalité démographique : l'arrivée sur la scène française de jeunes générations issues de l'immigration kabyle.

L'association pionnière va naître en 1979 à Ménilmontant, quartier populaire de l'Est parisien, où vivent de nombreuses familles immigrées kabyles. Avoir 20 ans alors à Ménilmontant, c'est encore devoir faire face aux poncifs sur « *la jeunesse issue de l'immigration algérienne* ». Durant ces années 80, ces jeunes Français, qui revendiquent leur part kabyle - comme d'autres, parfois les mêmes, dans la foulée de la Marche pour l'égalité de 1983, revendiquaient citoyenneté et fraternité - sont renvoyés à « leur » arabité. Quelque dix ans plus tard, ils seront réduits à une exclusive dimension religieuse, en l'occurrence musulmane. Qu'ils ne se reconnaissent, à des degrés divers, ni dans l'une catégorie ni dans l'autre n'éveillera pas ou peu l'attention. Ils seront abandonnés à de grands frères qui se découvrent une âme de missionnaire et portent un verbe imbibé de pétrodollars wahhabites, fabricant, clés en main, des « identités de substitution » lourdes d'épreuves et de drames à venir.

Pourtant, depuis 1979, les associations dites berbères, à commencer par la pionnière, l'Association de culture berbère (ACB), proposent, en doses homéopathiques, une posologie rigoureuse. Plus royalistes que le roi ou plus républicaines que Marianne, elles travaillent au commun républicain et se refusent à faire de la différence une ligne Maginot des rapports sociaux et humains. Si elles clairoignent leur berbérité, résolument française désormais, elles n'en font ni un étendard ni un essentialisme de barbelés. Depuis 40 ans, ces différentes

³³ Dans un entretien donné à Sarah Smaïl pour le site TSA-Algérie.com, le 7 avril 2017.

³⁴ N'entre pas dans le cadre de cette esquisse, l'histoire des formations politiques : PRS, FFS et autres.

structures inscrivent leurs actions au cœur de la société française, dans le tourbillon des relations franco-algériennes, dans la promotion des revendications culturelles et linguistiques kabyles, berbères de manière générale. En Algérie et en France. Il s'agissait de faire admettre aux responsables nationaux, décideurs publics et privés, commentateurs et autres citoyens, la diversité des Algériens de France et de les traiter comme des Français d'origine algérienne. Elles s'efforcent de promouvoir les cultures berbères, les métissages, la citoyenneté des « intégrés » comme des « assimilés », les réussites professionnelles et l'excellence individuelle, les laïcs et les athées, les croyants aussi, abstèmes ou pas. Elles traduisent, ou tentent de le faire, les dynamismes, l'énergie créatrice et les imaginaires panoramiques de populations diverses et nombreuses.

Malgré leur invisibilité et le poids des déceptions, les associations de culture berbère qui ont essaimé - avec plus ou moins de bonheur et des longévités disparates – travaillent toutes à la reconnaissance des appartenances plurielles, au souci d'inclure plutôt qu'exclure, à l'universel (qui n'est pas l'uniformité) plutôt qu'à la survalorisation du singulier. L'individu ne prend pas le pas sur le citoyen. C'est là une voie étroite, complexe, plus difficile à emprunter que les simplifications des appartenances uniques et réductrices. « *Revendiquer sa francité n'obligeait pas à nier son algérianité* » dit Chérif Benbouriche, alias Beben membre fondateur de l'ACB à Paris en 1979. « Il ne fallait pas opposer ces deux identités mais faire en sorte qu'elles soient complémentaires. Oui, je suis et je vis en France, et je suis fier d'être français, je suis un Algérien, je suis un Kabyle, et je suis fier de l'être. Et c'est cet ensemble qui fera de moi ma personne. Ce n'est pas en opposant l'une à l'autre ».³⁵

Une dynamique nouvelle mais ancrée

Cette génération n'est pas une génération spontanée. L'ACB prend modèle sur les aînés. Très tôt l'initiative croiserait la route des groupes d'opposants comme celui du GEB, le Groupe d'Études Berbères de Vincennes (Paris 8). Ainsi, le coup d'envoi des Ateliers de culture berbère de mars 1979 fut donné, avec le soutien de Hacène Hirèche, professeur de langue à l'époque, et de Ramdane Achab, aujourd'hui éditeur de livres dans le domaine amazigh en Algérie. Les rencontres, les liens et parfois les incompréhensions entre les « modernes » et les « anciens », entre le groupe de Ménilmontant et les militants exilés, ceux notamment de la coopérative Imedyazen prolongement du GEB de Vincennes (Arezki Hamami, Ferhat du groupe Imazighen Imoula, Henda Sadi ou Saïd Boudaoud) s'inscriront dans le long terme.

C'est d'ailleurs M'Barek Redjala, fondateur en 1972 du Groupe d'Études Berbères, qui inaugure le 19 mars 1979, sous la forme d'une conférence, la première semaine culturelle berbère organisée par l'ACB à la MJC des Amandiers (Paris 20ème). Cette initiative fondatrice de l'ACB était déjà soutenue par les chanteurs Idir et Ferhat, préfigurant le lien entre artistes et associatifs. Quant à M'Barek Redjala, il fut parmi les premiers intellectuels à poser politiquement la question culturelle en Algérie dans un article publié en 1973 dans la revue *L'Homme et la société*.³⁶

L'initiative suscitera l'intérêt et la curiosité de nombre de militants et autres personnalités culturelles kabyles. À commencer par Muhend U Yahya, le père du théâtre kabyle contemporain, en électro libre. Il sera de cette aventure et viendra enregistrer ses adaptations

³⁵ *Actualités et culture berbères*, « ACB 1979-2019. 40 ans de passions et d'engagements », éd. Association de Culture Berbère, Paris, 2019. p. 8 & 9.

³⁶ M'Barek Redjala, « Remarques sur les problèmes linguistiques en Algérie ».

et monter quelques-unes de ses pièces à et avec l'ACB, il y prodigua aussi quelques cours de langue. Il y eut aussi des rencontres et parfois des collaborations avec d'autres personnalités comme Amar Negadi, dit Ammar Achaoui (membre actif de l'Académie berbère *Agraw imaziyen*), Ali Sayad, anthropologue ou le photographe Mohand Abouda auteur du livre *Maisons kabyles, espaces et fresques murales* parut en 1985.

Pourtant, l'initiative de ces jeunes parisiens aux velléités culturelles kabyles intrigue ou amuse les militants plus politiques, les anciens de l'Académie berbère ou les jeunes intellectuels du GEB. Hanifa Chérifi, alors proche du cercle des étudiants du GEB de Vincennes, et future administratrice de l'ACB témoigne :

Ces étudiants du mouvement berbère, regardaient la création des ateliers dans le XX^e arrondissement avec curiosité et bienveillance. Bien sûr, ces ateliers d'animation - modeste initiative d'animation culturelle de Beben, fils d'immigré - ne cadraient pas avec les activités du GEB de Vincennes qui menait un combat politique pour faire reconnaître la démocratie et le pluralisme culturel en Algérie. [...] La pérennité de l'ACB quarante ans durant montre évidemment la pertinence d'un projet qui répondait à l'attente des populations immigrées de culture kabyle.³⁷

Ce branle-bas tellurique d'émotions et d'appartenances sera le terreau de nouvelles couches de sédimentations. Le lien entre les militants d'Algérie et les associatifs de France se noue au tournant des années 80. Il marquera toute l'histoire associative française et inscrira le mouvement berbère de France dans l'actualité algérienne. Ce lien sera toujours présent au rendez-vous de l'Histoire : le Printemps berbère d'avril 80, le mouvement pour les droits de l'homme en Algérie, Octobre 1988, la décennie 90, et le Printemps noir de 2001. A chaque fois, Paris, l'ACB notamment, devint le quartier général des exilés d'Algérie, l'épicentre parisien de la contestation démocratique et culturelle algérienne.³⁸ A chaque fois, l'association prendra sa place. A travers ces télescopages de la grande et de la petite histoire, au cours de ce périple parsemé d'imprévus, la route de l'ACB croisera la route d'une multitude d'hommes et de femmes dont les engagements et les destins étaient alors tournés vers l'Algérie.

Cette pression du politique sur toute vie associative au sein de l'immigration kabyle a eu des répercussions sur les partenaires, locaux et nationaux, susceptibles d'aider au rayonnement des associations à vocation culturelle en France. Pour ne pas heurter les autorités d'Alger et ses représentants in situ (la célèbre Amicale des Algériens en Europe), quelques initiatives berbères furent mises à mal par telle ou telle autorité, telle manifestation perturbée par quelques provocateurs - ce qui, pourtant ne constitua jamais une véritable entrave au développement du tissu associatif berbère en France. Pour autant, l'immigration kabyle et singulièrement la génération des années 70/80, s'est retrouvée, presque malgré elle, enfermée dans les filets des logiques et pensées d'État. Abdelmalek Sayad a montré les conditions sociales de constitution des discours historiques sur l'émigration-immigration, notamment l'exclusion, par les histoires officielles, des populations émigrées-immigrées d'une part, et des mouvements migratoires qui ont mis en relation deux sociétés d'autre part. De ce point de vue, émigration et immigration,

³⁷ *Actualités et Culture Berbères*, « ACB 1979-2019. 40 ans de passions et d'engagements », 15.

³⁸ Hanifa Chérifi administratrice de l'Association de culture berbère se souvient : « *La période des années 90 où il y eut beaucoup de journalistes, beaucoup d'intellectuels, a aussi été extraordinaire. On a vécu à la fois un moment d'euphorie, parce qu'il y avait un grand brassage humain et intellectuel, et en même temps de deuil devant les pertes humaines subies par les Algériens sous la déferlante islamiste. L'actualité algérienne faisait partie de notre quotidien. Il y avait énormément de gens qui venaient rechercher à l'ACB, un petit bout de leur Algérie, un petit bout de leur Kabylie. (...) Les figures intellectuelles et artistiques qui s'y côtoyaient constituent une somme de mémoires qui participent de l'histoire de l'immigration kabyle en France* », *Actualités et Culture Berbères*, 2019, p. 96.

algérienne et plus encore kabyle, ne manquent pas d'apparaître comme de véritables « hérésies » laissant toujours planer un « air de suspicion ».³⁹

L'impossible synthèse ?

Il est plus difficile d'apprécier l'impact de l'ignorance des réalités migratoires algériennes, le poids des réductions et des enfermements, les soutiens donnés au compte-goutte aux populations berbères en France. Force est de constater qu'aujourd'hui, il n'y a pas de structures représentatives d'envergure nationale, pas de centre culturel digne de ce nom, pas de médias représentatifs et notamment de radios berbères,⁴⁰ pas de personnalités d'envergure nationale, pas non plus de grande messe annuelle où viendrait se presser le gratin politique et institutionnel. Et ce malgré une présence ancienne, un poids démographique et économique non négligeable. Malgré le fait qu'après le français, la langue la plus utilisée en France, à tout le moins celle qui occupe les tous premiers rangs, est le berbère, dans ses diverses acceptations algériennes (kabyle) et marocaines (chleuh...) comme le rappelle Xavier North, délégué général à la langue française et aux langues de France, le 8 juin 2016 sur Berbère Télévision.⁴¹

En 1979, l'ACB inaugurait donc un nouveau mode de mobilisation.⁴² Depuis, le mouvement associatif berbère, aussi fragile et éphémère soit-il, n'a cessé d'être présent sur le terrain culturel et citoyen français. Pourtant, les Kabyles de France n'ont pas réussi à se doter ou à mettre sur pied une structure digne de leur longue présence, de leur importance numérique et de leur place dans la cité. L'immigration kabyle en soi se structure peu. Les solidarités individuelles, familiales et villageoises semblent prendre le pas sur des dynamiques collectives élargies. C'est peut-être ici que se manifestent, de manière pratique et concrète, les liens entre diaspora et pays d'origine, notamment dans ce qui semble être un renouveau, en immigration, des représentations ou filiales des assemblées de village kabyle (*tajmaat*), constituées de plus en plus souvent en association régie par la loi 1901.

Il serait aussi judicieux de rechercher les causes de la faiblesse de l'organisation associative berbère en France, et singulièrement kabyle, en interrogeant une culture et une organisation sociale, plusieurs fois millénaires, qui ont façonné un individualisme proprement kabyle qui paraît s'accorder avec difficulté aux exigences d'une vie associative. A ce propos, Mouloud Mammeri écrivait :

³⁹ Abdelmalek Sayad, *Histoire et recherche identitaire*. Suivi d'un entretien avec Hasan Arfaoui, préface d'Emile Temime, Bouchène, 2002. Il en fut ainsi - et il en est encore ainsi - non seulement pour l'expression kabyle en immigration mais aussi et plus largement de la place de l'immigration algérienne dans le roman national algérien. Voir par exemple le traitement « officiel » de la manifestation du 17 octobre 1962 à Paris, Brigitte Gaiti, « *Les ratés de l'histoire. Une manifestation sans suites : le 17 octobre 1961 à Paris* », in *Sociétés contemporaines* n°20, 1994, pp. 11-37 ; sur l'occultation lire la postface que Gilles Manceron consacre au récit des Péju, les « *blocages du côté algérien* » sont donnés comme « *le troisième grand facteur d'occultation du drame d'octobre 1961* » – après le « *mensonge d'Etat du régime gaulliste* » et les « *silences* » de la gauche ». Catherine Simon, *Le Matin DZ/Lemonde.fr/* 14 octobre 2011 ou encore, en littérature : *17 octobre 1961, 17 écrivains se souviennent* (collectif), édition Au nom de la mémoire, sans oublier les romans de Nacer Kettane, *Le Sourire de Brahim*, Denoël, 1985, de Mehdi Lallaoui, *Les Beurs de Seine*, L'Arcantère, 1986 et le pionnier Didier Daeninckx, *Meurtre pour mémoire*, Gallimard 1984, Adapté en 1985 pour le petit écran par Laurent Heynemann.

⁴⁰ Depuis 1993 et la disparition de la radio *Tiwizi* – après celles de Radio Afrique puis de Radio berbère – il n'existe plus de radio à vocation berbère à Paris. Voir Harzoune Mustapha, *Le mouvement associatif kabyle*, in : *Hommes et Migrations*, n°1179, septembre 1994. « Les Kabyles. De l'Algérie à la France », pp. 47-51.

⁴¹ <www.youtube.com/watch?v=TpIvofsAaBM&fbclid=IwAR3CcXBvUS6Ozi_XEcBQ9geH-Tji4FA4duVW6rSKpMh7QpZq9i8qGAhjNNO>.

⁴² Voir Camille Lacoste-Dujardin, « *Une intelligentsia kabyle en France : des artisans d'un « pont transméditerranéen* ».

[i]l semble à première vue que, puisqu'après vingt-cinq siècles de civilisation étrangère les Berbères sont restés eux-mêmes, ils aient des énergies considérables à opposer à l'étranger. Mais puisque d'autre part ces énergies n'ont jamais pu se fondre en un tout harmonieux, il faut croire que quelques principes de destruction, quelque vice interne empêche cette synthèse. Cette force de résistance et cette incapacité politique semblent pouvoir s'expliquer par une constitution sociale particulière qui a déterminé à la longue dans les esprits une psychologie politique assez primitive. (« *La société berbère* » 1)

Cette observation, de l'ordre de la conjecture, date de 1937. Alors tout juste âgé de 20 ans, le jeune Mammeri interroge - sans complaisance - l'organisation interne de la société berbère pour en dégager des éléments explicatifs au devenir historique du monde berbère. À l'instar de Mammeri, il conviendrait de se demander, là aussi sans complaisance, pourquoi, outre les pressions et entraves étatiques, les Kabyles de France n'ont « pu se fondre dans un tout harmonieux » et rompre avec ces résistances qui, aujourd'hui encore, freinent l'activité des associations berbères de France et semblent refléter « une psychologie politique » particulière des Kabyles de France.

Reconstruire la relation entre diaspora et pays d'origine

Le lien entre le pays et sa diaspora, exilés ou nés plusieurs générations après le départ de l'ancêtre fondateur, reste ambigu. C'est Azouz Begag, pionnier d'une littérature française née dans le sillon de l'immigration algérienne, qui illustre justement ces ambiguïtés dans son dernier roman intitulé *L'Arbre ou la Maison* (Julliard 2021). Il y a plus de 40 ans, Azouz Begag racontait déjà l'arrivée des immigrés au « *bled* ». Les sueurs et les peurs lors des passages en douane. Sorti en 2021, son nouveau roman porte sur deux frères, « *l'aîné* » et « *l'aimé* », qui repartent à Sétif pour régler la question de la maison léguée par le père, maison colonisée par une armée de chats récalcitrants, squattée par des locataires mauvais payeurs, et menacée par les racines d'un arbre planté par le père. Azouz Begag y explore de nombreuses préoccupations des hommes et des femmes de sa génération. Il esquisse une sorte d'inventaire et écrit un livre bilan des relations entre l'Algérie et ses « enfants » de la diaspora. Un livre émancipateur aussi, ouvert – possiblement – sur de nouvelles aubes. De quoi s'agit-il ? Du regard de deux hommes sur le pays de leurs parents, du lien, des émotions mêlées et des doutes qu'ils manifestent pour cette terre et son peuple, mais aussi de l'ouverture ou de la fermeture du pays à ces/ses rejetons de France. Ces ambiguïtés apparaissent dans la scène où le narrateur décide de participer à une marche de mouvement populaire en février 2019, appelé ici « *Lirac* ». Azouz (le narrateur) se trouve au cœur de la manifestation du vendredi, tourmenté par ses peurs et doutes identitaires. Aidé par le sentiment de marcher sur les traces de ses parents, il est d'abord porté par l'enthousiasme de la manifestation :

Parmi les groupes de gens qui nous croisaient, pleins de détermination, personne ne décelait notre existence. Invisibles, on marchait ensemble vers le monde de demain, l'âme dans le vent, main dans la main. (...) J'étais redevenu un gars d'ici comme dans mon enfance, sur la face sud de mon identité. La foule m'avait absorbé. J'étais elle.⁴³

Mais, très vite, il sera comme rattrapé, débusqué par une vieille connaissance : « Elle revenait, la bête. Elle n'était jamais loin. Alors je limitais mes gestes pour réduire ma présence, je me repliais en hérisson merdeux, en escargot frileux, en petit enfant couard qui regarde sa mère se faire battre sans s'opposer ».⁴⁴ La bête ? Après avoir longtemps pris la figure du nationaliste de guichet au verbe haut, elle adopte ici et désormais les traits d'un islamiste agressif qui accuse le « bi » - binational bien sûr - d'être un étranger, d'être à la solde de la France ! Qui le tirera

⁴³ Azouz Begag, *Version numérique* : chapitre 51, p.118.

⁴⁴ Ibid., *Version numérique* : chapitre 51, p.119.

des griffes du tartuffe ? « Une femme survoltée [qui] avait revêtu une robe berbère subversive ». Cette scène symbolique résume les liens à (re)construire, les lignes de fractures entre l'Algérie et ses rejetons français : « Les deux rives de la Méditerranée nous avaient pris en sandwich. Nous étions des harragas identitaires soumis aux marées. Là-bas, « les bicots au four » ! ici, « les bi au grille-pain » !⁴⁵ N'est-il pas temps d'apaiser les relations, semble-dire l'auteur, de régler les non-dits, les frustrations, de s'accepter entièrement pour bâtir d'autres lendemains. Ce livre est celui de l'émancipation, d'une femme et d'un pays, d'un homme et d'une génération nés dans l'immigration.

Pour reconsidérer la relation entretenue entre l'Algérie et sa diaspora, il faudrait faire œuvre pédagogique et considérer ces diasporas comme partie intégrante de l'histoire nationale. Construire par exemple un instrument de cohésion sociale et culturelle, par l'ouverture, à Alger, d'un musée national de l'histoire de l'émigration et entretenir le lien avec les Algériens et leurs enfants de l'étranger. À ce propos, Paul-Max Morin, jeune chercheur, vient de publier les résultats d'une vaste enquête auprès de trois mille jeunes âgées de 18 à 25 ans. Il a mené une centaine d'entretiens auprès des petits-enfants d'appelés, de pieds-noirs, de Juifs d'Algérie, de harkis, de militants du FLN et de l'OAS.⁴⁶ 39 % des Français de cette tranche d'âge ont un membre de leur famille concerné par cette histoire. Pour Paul Max Morin, « il n'y aura pas d'affrontement entre d'un côté des descendants de colonisés imposant une flagellation historique à la France, et de l'autre des descendants de colons, solidement assis sur la fierté du passé ». Non, « la guerre des mémoires n'aura pas lieu dans la jeunesse française ».⁴⁷ Comme elle est déjà absente du quotidien de millions d'hommes et de femmes qui partagent déjà, sans ressentiment et parfois par amour, une « communauté de destin ».

Des liens maintenus

Malgré la faiblesse des associations kabyles de France (en nombre, en moyens, en organisation), malgré le grand écart sociologique, entre générations et réalités socio-économiques, administratives ou juridiques, consécutif à plus de cent ans de présence et de migrations, malgré aussi les « écarts » culturels entre la créolisation des établis et les affirmations identitaires - identitaristes parfois - des nouveaux venus, les Kabyles de France, aux trajectoires et horizons divers, se croisent, se retrouvent et parfois communient ensemble. Dans les années 70/80, le mouvement associatif et militant kabyle était au diapason d'une génération d'artistes et de créateurs, mais aussi d'une contestation et d'une expression identitaire portées par « les maquisards de la chanson », comme les nomma Kateb Yacine. Ce fut le temps des grands rendez-vous artistiques. Idir, Djamel Allam, Djurdjura, les Abranis, Aït Menguellet, Matoub Lounès, Brahim Izri, Chérif Isulas, Malika Domrane et tant d'autres porteront les aspirations culturelles, linguistiques, identitaires et démocratiques de toute une génération de Kabyles. Ils le firent sur les plus prestigieuses scènes parisiennes. Dans ces salles, où se mêlaient expressions artistiques et revendications culturelles,

[...] s'affirme et prend de l'ampleur alors toute une génération de jeunes chanteurs, nouveaux immigrés en rupture avec l'hégémonie d'États autoritaires, où jeunes et moins jeunes, hommes et femmes issus des deuxième générations immigrées, qui vont, tout en cherchant à intégrer les influences des musiques modernes, vouloir retrouver et restituer les cultures ancestrales, paysanne, villageoise, du terroir. (Kadri 10)

⁴⁵ Ibid., Version numérique : chapitre 51, p.141.

⁴⁶ Paul Max Morin, *Les jeunes et la guerre d'Algérie. Une nouvelle génération face à son histoire*.

⁴⁷ *Télérama*, 15 mars 2022.

Le 26 novembre 2022, Lounis Aït Menguellet donnait un concert à l'Accord Arena de Bercy à Paris, la troisième plus grande salle de concert de France (avec une capacité maximale de 20 000 places). Les Kabyles de la capitale et de la province ont convergé, toutes générations et appartenances confondues, pour, ensemble, communier avec le poète, figure moderne de l'*amusnaw*. Ce qu'écrivait Kateb Yacine en 1989 reste d'actualité :

Incontestablement, Aït Menguellet est aujourd'hui notre plus grand poète. Lorsqu'il chante, que ce soit en Algérie ou dans l'émigration, c'est lui qui rassemble le plus large public : des foules frémissantes, des foules qui font peur aux forces de répression, ce qui lui a valu les provocations policières, les brimades, la prison. Il va droit au cœur, il touche, il bouleverse, il fustige les indifférents.⁴⁸

En 2021, la communauté algérienne et tout particulièrement la communauté kabyle de France s'est retrouvée et s'est mobilisée pour venir en aide aux populations, à la fois victimes de la crise sanitaire (épidémie de la Covid) et des incendies meurtriers qui ont ravagé la Kabylie. Ce fut alors par centaines que des cartons furent expédiés en direction de l'Algérie : boîtes de masques chirurgicaux, Biafine, Bétadine, Doliprane, Ventoline, Gaviscon, vêtements, mais aussi oxygène et cagnottes. La mobilisation, sans précédent depuis le tremblement de terre d'Alger en 2003, se révéla indispensable pour pallier l'impréparation des autorités algériennes. Très vite, Alger chercha à mettre la main sur cet élan de solidarité venu de France. Les autorités algériennes exigèrent une autorisation consulaire obligatoire pour acheminer les aides et exigèrent de passer par le contrôle du « seul et unique destinataire » autorisé à recevoir ces aides, à savoir la Pharmacie centrale du ministère de la Santé algérien. Au pic de la mobilisation, cette obligation fut perçue comme un acte de « *sabotage* »,⁴⁹ selon Halima Menhoudj, adjointe au maire de Montreuil, dans la proche banlieue parisienne. Comme nombre d'individus et de structures associatives créées parfois ad hoc et d'associations de village (*tajmaat*) constituées en émigration, Halima Menhoudj a ouvert une cagnotte pour « apporter sa modeste touche. (...) C'est quand même fou que l'ambassade n'ait pas demandé à dialoguer, à recevoir une délégation qui représenterait un peu la diaspora en France, pour pouvoir coordonner les actions de solidarité. Ça se fait de façon autoritaire, sans dialogue, sans discussion » déplore l'élue.⁵⁰

Le mouvement de solidarité fut rapide et impressionnant. En quelques semaines, Merouane Messekher, jeune interne en pneumologie au CHU de Toulouse, réunit quelques 620 000 euros via « Medical Hope », l'association créée en août 2021 à cet effet pour l'expédition en urgence de matériel oxygénothérapie.⁵¹ Sur les réseaux sociaux, on peut mesurer l'ampleur de cette vague de solidarité via une multitude de collectes comme celle de l'association Tiwizi,⁵² installée au Mans (Sarthe), dont la cagnotte en ligne a permis de récolter quelque 3 600 euros. Les initiatives furent aussi le fait de personnalités diverses, algériennes ou pas, à l'image de Franck Ribéry, Nabil Fekir, Souad Massi ou encore Méziane Azaïche, le directeur du Cabaret Sauvage à Paris.⁵³

⁴⁸ Préface de Kateb Yacine au livre de Tassadit Yacine, *Aït Menguellet chante... Chansons berbères contemporaines*, éd. La Découverte/Awal, – Voir aussi sur Aït Menguellet, la série d'entretiens réalisée par Nacima Abbane de l'ACB-Paris sur la page Facebook de l'association, p. 210.

⁴⁹ *Le Figaro*, 12 août 2021.

⁵⁰ Ibid., Face au mécontentement de « son » émigration, les autorités algériennes firent marche arrière, et lancèrent leur propre levée de fonds.

⁵¹ Ibid.

⁵² Ouest-France.fr, 23 septembre 2022.

⁵³ Deux galas de solidarité avec les victimes des incendies en Kabylie ont été organisés les 4 et 5 septembre 2021, à l'initiative du Cabaret Sauvage et de plusieurs artistes installés en France. En 2023, un collectif « Action pour la Kabylie », a vu le jour le 8 janvier à Montreuil (région parisienne). Il appelait à manifester dimanche 12 mars 2023 à Paris en « *solidarité avec la Kabylie pour dénoncer l'acharnement de l'État algérien sur les militants kabyles* ».

Retrouver le sens de l'Histoire

L'immigration fut essentielle dans le devenir algérien, elle joua un rôle principal dans la naissance du mouvement national puis dans la guerre d'indépendance. Après 1962, elle tint encore son rôle : même si le centre de gravité des luttes s'était déplacé en Algérie, l'immigration - toutes composantes confondues, dans la pluralité de ses appartenances et de ses réalités sociologiques - est restée mobilisée et solidaire, offrant un espace d'expression, de réflexions et d'échanges intellectuels, de relais à l'international, de réécriture et de critique de l'Histoire organique du nationalisme officiel.⁵⁴ Depuis 1979, les associations berbères de France forment un pont entre la France et l'Algérie et autant de lieux de socialisation où s'élabore et se renforce une conscience citoyenne.

Par le simple fait d'exister, ces associations témoignent et rappellent les réalités migratoires de ce pays. Elles mettent à mal « *l'image indifférenciée* »⁵⁵ de l'immigration, la « *représentation monolithique* » que fait ou voudrait faire des « religieux », et « les référents exclusifs ». « *Les associations laïques ne sont là que pour faire de la figuration* » rappelle ainsi Nadir Bettache, président de l'association Identités et Partage de Montpellier.⁵⁶ Pourtant les associations n'ont jamais tergiversé sur leurs principes, leurs valeurs, et engagements, notamment leur attachement à la laïcité, aux identités syncrétiques, à la dénonciation du racisme (anti-noir, notamment en Afrique du Nord) et de l'antisémitisme, ainsi que de l'homophobie. S'ajoutent à cela les engagements féministes, les préoccupations écologiques, l'universalisme pour contrer la ghettoïsation culturelle, le primat du citoyen sur l'individu et le primat du bien commun sur les intérêts particuliers (communautaires ou identitaires).

De fait, les associations se sont retrouvées dans le tourbillon des intérêts nationaux et des relations interétatiques du fait de leur déconstruction de la doxa nationaliste algérienne et de la démystification du roman national algérien. Si l'immigration algérienne aujourd'hui, et notamment kabyle, peut jouer un rôle dans le devenir démocratique algérien et dans la consolidation des relations entre les deux pays, il se situe là : par le rappel, la fidélité et l'approfondissement de ces engagements et valeurs. Les terrains d'action sont nombreux. En voici quelques exemples :

- En 2004, parmi les dizaines de signataires venus d'horizons politiques différents qui s'étaient retrouvés pour signer la pétition « *Pour l'égalité dans la citoyenneté* »⁵⁷ se trouvaient des responsables de l'Association de culture berbère (Slimane Amara, alors président ou Chérif Benbouriche membre fondateur et directeur), Arezki Métref mais aussi des proches comme Idir, Nourredine Saadi ou Nabile Farès. Les signataires dénonçaient « les déclarations et actes de misogynie, d'homophobie et d'antisémitisme dont nous sommes témoins depuis un certain temps ici en France, et qui se revendiquent de l'islam. Nous voyons se manifester, là, une

« *Le Collectif, composé d'acteurs associatifs, artistiques et militants de tous bords, soucieux d'agir en faveur de notre Kabylie, se fixe pour objectifs essentiels de désenclaver en toute urgence la Kabylie, de manifester clairement sa solidarité et de briser le mur du silence dès lors qu'elle subit des violences et des humiliations* ».

⁵⁴ Voir Saïd Sadi, *Mémoires. La fierté comme viatique (1967-1987)*, Tome II, Éd. Frantz-Fanon, 2021.

⁵⁵ Arezki Métref, « Colloque : La laïcité en actes - Pratiques quotidiennes des élus et des associations de quartiers populaires en faveur du vivre ensemble », Samedi 26 octobre 2013 au Sénat (salle Clémenceau). Les actes du colloque ont été publiés dans *La revue Actualités et culture berbères*, n°74/75, automne-hiver 2013, éd. ACB-Paris.

⁵⁶ Ibid.

⁵⁷ Disponible à l'adresse : <<https://sisyphe.org/spip.php?article931>>.

trilogie caractéristique de l'islamisme politique qui sévit depuis longtemps dans plusieurs de nos pays d'origine, contre lequel nous avons lutté et sommes résolus à lutter encore ».

- En 2013, dans le cadre d'un colloque sur la laïcité organisé par l'ACB-Paris, Nourredine Saadi, professeur de droit, écrivain et proche ami de l'association rappelait : « les identitaristes européens et les islamistes se nourrissent des failles de la laïcité comme de la misère et des relégations. L'action citoyenne est inséparable d'une justice et d'une justesse culturelle ». Partant, la lutte contre les discriminations et les inégalités est un des terrains d'action des structures associatives diverses - elles sont d'ailleurs et souvent aux avants postes de ces luttes. Pour les associations socio-culturelles berbères, « le combat ne se situe pas dans une « guerre de cultures et d'identités » car chacun est porteur d'appartenances diverses et complexes, unifiées par le statut de citoyens, égaux devant la Loi ».⁵⁸ Comme le rappelait Areski Sadi, qui fut président de l'ACB 54 (Nancy), de l'ACB Paris et actuellement président de la Coordination des Associations Berbères pour l'Intégration et la Laïcité (CABIL) : « Nous taisons nos différences face à la cohésion républicaine mais jamais face à la tentative d'homogénéisation et d'assimilation de nos êtres ! Nos associations, qui pourtant affichent une vision « berbère » de la société, sont parmi les vrais défenseurs de la laïcité ! Pourquoi ? Parce que ne sacralisant pas cette différence « berbère » mais ne cherchant pas non plus à la gommer. Parce que, respectant les histoires de nos adhérents qui composent nos structures, nous parlons de religion, d'athéisme, de langue d'origine, sans tabous mais aussi sans provocation. Il nous faut réinventer les combats laïcs ».⁵⁹

- Ainsi, la conception de la culture d'origine n'est pas pensée comme figée, indifférente à l'histoire, aux interactions et aux générations. S'il y a une tendance à folkloriser, d'autres tentent de progresser entre « bricolages » comme aimait à le dire le poète et dramaturge Muhend U Yehya et « bâtardises » selon le mot d'Amin Maalouf.⁶⁰ Ce que porte l'immigration kabyle, via notamment ses différentes structures c'est cette complexité identitaire, relationnelle, ces appartenances multiples et riches, entre universalisme et liberté individuelle, fidélités et innovations. Idir résumait cela en déclarant, « *S'inscrire dans l'actualité, actualiser notre culture, c'est s'ouvrir à l'autre* ».⁶¹ Quand l'écrivain et poète Ameziane Kezzar, énonce à propos de Muhend U Yehya : « Tout devient savoureux dans les répliques de ses personnages : insultes, injures, blasphèmes... Il a beaucoup utilisé le kabyle des émigrés, il disait : 'Mieux vaut un créole vivant qu'une langue pure morte.' Il avait raison, il est très difficile de faire rire avec des néologismes ».⁶²

- En matière d'émancipation, individuelle et collective, il s'agit aussi pour l'émigration d'aider à reconsidérer l'idée nationale, d'interroger les fondements de l'État-nation. Pour Salem Chaker, professeur de langue berbère à l'Université d'Aix Marseille : « Tant que la société [algérienne] ne prendra pas conscience de la nécessaire rupture avec l'héritage et le passé nationaliste, tant que l'on continuera à considérer le combat anticolonial comme un horizon fondateur et indépassable, tant que l'on ne s'engagera pas dans une critique lucide des fondements de l'État-nation, il est à craindre qu'il sera impossible de remettre en cause le

⁵⁸ Colloque La laïcité en actes. Op.cit., p. 67.

⁵⁹ Ibid., p. 61.

⁶⁰ « *Si notre présent est le fils du passé, notre passé est le fils du présent. Et l'avenir sera le moissonneur de nos bâtardises* », Amin Maalouf, *Origines*, Grasset, 2004.

⁶¹ Idir, 1945-2020. *L'étoile de chance*, livret hommage édité par l'ACB-Paris en 2021.

⁶² *La Lettre de l'ACB*, Avril-Mai 2022.

pouvoir de l'oligarchie qui dirige, exploite, pille et détruit le pays ».⁶³ Ameziane Kezzar, pour sa part, assigne à l'immigration (ou à la diaspora) une autre tâche : « nous avons toujours imaginé que le monde berbère de demain sera démocratique, francophone, laïc et ouvert sur l'universel ». Or dit-il « l'identité dite arabo-islamique est (...) en train d'anéantir les différentes identités berbères ». « La seule chance qui reste aux peuples de cette région pour pouvoir s'émanciper, c'est de renouer avec l'antiquité méditerranéenne, en l'occurrence la culture gréco-romaine comme l'ont fait les pays occidentaux. (...). Ne pas le faire, c'est priver nos enfants de la lecture de Dante, de Shakespeare, de Balzac, de Goethe, de Molière, d'Aristophane, de lire les tableaux de Léonard De Vinci, de Michel Ange, d'écouter l'Opéra... Mais pour ce faire, nous devons construire une école parallèle, à commencer peut-être ici, dans la diaspora. (...) Osons la Méditerranée. Inscrivons-nous dans un grand ensemble. Choisissons notre monde, ne laissons pas les autres le faire pour nous (...). De plus, la perte de la langue française a accentué le retour au local et la rupture avec l'universel. Le pouvoir sait ce dont l'art est capable et il a détruit, avec le consentement de la société, tout ce qui pourrait le rendre possible ».⁶⁴

• L'immigration peut aussi être une chance pour en finir avec les logiques binaires qui opposent le bien et le mal, le juste et le faux, berbérophones versus arabophones, etc. Idir en particulier n'a cessé de labourer ce champ des possibles, émancipé des « *identités meurtrières* », où le multiple et l'arc en ciel des couleurs pourraient se déployer. Comme le disait Mouloud Mammeri : « *quelle fête formidable on peut faire quand plusieurs têtes entrent dans le jeu... Et quel paysage morose, aride, déprimant, quand il n'y en a qu'un qui pense ou qui fait semblant... un qui dicte ce que les autres doivent dire et penser* ».⁶⁵ Cela ne fait que traduire les réalités migratoires, comme cela constitue l'indispensable préalable à tout débat démocratique.

L'immigration algérienne en France et les descendants français de cette migration pourraient, grâce aux opportunités qu'ils portent et à leurs mobilisations, devenir le cadre de rencontres démocratiques, à l'échelle de l'Algérie et de l'Afrique du Nord, un espace de discussion, un espace d'apaisement, de nuances face aux nationalismes obtus et vindicatifs, aux ressentiments et aux instrumentalisation postcoloniales.

Bibliographie

- Actualités et Culture Berbères (collectif)*. « ACB 1979-2019. 40 ans de passions et d'engagements », éd. Association de Culture Berbère, 2019, fliphtml5.com/uwsqm/ikeb/basic.
- Ageron, Charles-Robert. *Genèse de l'Algérie algérienne*. EDIF 2000, rééd. Paris, Bouchène, 2005.
- . *De l'Algérie française à l'Algérie algérienne*. Bouchène, 2005.
- . « La politique kabyle sous le Second Empire ». *Outre-Mers. Revue d'histoire*, 1966, pp. 67-105.
- Aggoun, Atmane. « Vieillesse et immigration. Le cas des femmes kabyles en France ». *Retraite et société*, 2002/3 (#37). [209-233] DOI: 10.3917/rs.037.0209, www.cairn.info/revue-retraite-et-societe1-2002-3-page-209.htm.

⁶³ Lematindalgerie.com, 26 novembre 2021.

⁶⁴ *La Lettre de l'ACB*, Avril-Mai 2022.

⁶⁵ M. Mammeri, *Entretien avec Tahar Djaout*, Laphomic, 1987.

- Aït Kaki, Maxime. *De la question berbère au dilemme kabyle à l'aube du XXI^e siècle*. L'Harmattan, 2004.
- Assouline, David et Mehdi Lallaoui. *Un siècle d'immigrations en France*. Syros - Au Nom de la mémoire, 1996.
- Bancel, Nicolas, et al. (Dir.). *La fracture coloniale*. La Découverte 2005.
- Begag, Azouz. *L'Arbre ou la Maison*. Julliard, 2022.
- Blanchard, Pascal, et al. *Le Paris arabe*. La Découverte, 2003.
- Boucheron, Patrick (Dir.). *L'Histoire mondiale de la France*. Seuil, 2017.
- Chaker, Salem. « Quel avenir pour la langue berbère en France ? ». *Hommes et Migrations*, n°1179, septembre 1994, pp. 40-45.
- Daeninckx, Didier. *Meurtre pour mémoire*. Gallimard, 1984.
- Dirèche-Slimani, Karima. *Histoire de l'émigration kabyle en France au XX^e siècle*. L'Harmattan, 1997.
- Elkbir, Atouf. *Aux origines historiques de l'immigration marocaine en France 1910-1963*. Connaissances et Savoirs, 2009.
- . « Les migrations marocaines vers la France durant l'entre-deux-guerres ». *Hommes et Migrations*, n°1247, Janvier-février, 2004, pp. 48-59.
- Feraoun, Mouloud. *Les Chemins qui montent*. Seuil, 1957.
- Gaïti, Brigitte. « Les ratés de l'histoire. Une manifestation sans suites : le 17 octobre 1961 à Paris ». *Sociétés contemporaines*, n°20, 1994, pp. 11-37.
- Geisser, Vincent et Aziz Zemour. *Marianne et Allah. Les politiques français face à la « question musulmane »*. La Découverte, 2007.
- Guenoun, Ali. *La question kabyle dans le nationalisme algérien, 1949-1962. Comment la crise de 1949 est devenue la crise « berbériste »*. Ed. du Croquant, 2021.
- Harzoune, Mustapha. *Le guide pratique et culturel des prénoms arabes. Signification, histoire et citations*. Ed. L'Arganier, 2006.
- . « Le mouvement associatif kabyle ». *Hommes et Migrations*, n°1179, septembre 1994, pp.47-51.
- . « Jean Sénac, *Œuvres poétiques*. Préface de René de Ceccaty. Actes Sud, 2019 ». *Hommes et Migrations*, vol. 1326, no. 3, 2019.
- Idir, 1945-2020. *L'étoile de chance*. Livret hommage édité par l'ACB-Paris, 2021, www.acbparis.org/wp-content/uploads/2021/05/idir-livret-.pdf.
- Kadri, Aïssa. « Chansons kabyles d'exils ». *Études et documents berbères*, n° 32, 2013.
- Kateb, Kamel. « Bilan et perspectives des migrations algériennes ». *Hommes et migrations*, 1298 | 2012, pp. 6-21.
- Kettane, Nacer. *Le Sourire de Brahim*. Denöel, 1985.
- Kezzar, Ameziane. *Au loin, si j'y suis*. L'Harmattan, 2022.
- Lacoste-Dujardin, Camille. « Une intelligentsia kabyle en France : des artisans d'un 'pont transméditerranéen' ». *Hérodote*, vol. 94, 1999, pp. 37-45.
- . « Un effet du 'postcolonial' : le renouveau de la culture kabyle. De la mise à profit de contradictions coloniales ». *Hérodote*, vol. 120, no. 1, 2006, pp. 96-117.
- Lallaoui, Mehdi. *Les Beurs de Seine*. L'Arcantère, 1986.
- , éd. *Kabyles du Pacifique*. Au Nom de la mémoire, 1994.
- « *La Lettre de l'ACB* », éd. ACB-Paris, Avril-Mai 2022.
- Lorcin, Patricia M.E. *Kabyles, Arabes, Français : identités coloniales*, Trad. de Loïc Thommeret. PULIM, 2005.
- Maalouf, Amin. *Les identités meurtrières*. Grasset, 1988.
- . *Origines*. Grasset, 2004.
- Mahé, Alain. *Histoire de la Grande Kabylie*. Bouchène, 2001.
- Mammeri, Mouloud. *Entretien avec Tahar Djaout*. Laphomic, 1987.

- . *Culture savante, culture vécue*. Editions Tala, 1989.
- . « La société berbère ». *Aguedal*, n° 5 et 6, 1938 et n°7, 1939.
- Michel, Andrée. *Les travailleurs algériens en France*. CNRS, 1956.
- Metref, Arezki. « Colloque : La laïcité en actes - Pratiques quotidiennes des élus et des associations de quartiers populaires en faveur du vivre ensemble ». *La revue Actualités et culture berbères*, éd. ACB-Paris, n°74/75, automne-hiver 2013.
- Morin, Paul Max. *Les jeunes et la guerre d'Algérie. Une nouvelle génération face à son histoire*. Presses universitaires de France, 2022.
- Ouerdane, Amar. *La Question berbère dans le mouvement national algérien, 1926-1980*. Septentrion, 1990.
- Péju, Marcel et Paulette Péju. *Le 17 octobre des Algériens, suivi de La triple occultation d'un massacre* par Gilles Manceron. La Découverte, 2021.
- Redjala, M'Barek. « Remarques sur les problèmes linguistiques en Algérie ». *L'Homme et la société*, N. 28, 1973, pp. 161-177.
- Redjala, Ramdane. « *Le long chemin de la revendication culturelle berbère* ». *Hommes et Migrations*, n°1179, septembre 1994, pp. 25-31.
- Sadi, Saïd. *Mémoires. La fierté comme viatique (1967-1987)*, Tome II. Éd. Frantz-Fanon, 2021.
- Sayad, Abdelmalek. *Histoire et recherche identitaire*. Bouchène, 2002.
- . *Femmes en rupture de ban. Entretiens inédits avec deux Algériennes*. Raisons d'agir, 2021.
- . « Aux origines de l'émigration kabyle ou montagnarde ». *Hommes et Migrations*, n°1179, septembre 1994, pp. 6-11.
- Sénac, Jean. *Œuvres poétiques*. Actes Sud, 2019.
- Stora, Benjamin. *Ils venaient d'Algérie. L'immigration algérienne en France 1912-1992*. Arthème Fayard, 1992.
- . « Les Kabyles dans la guerre d'Algérie ». *L'Histoire, Les collections de l'Histoire*, n°00, 2018, pp. 72-78.
- Temlali, Yassine. *La genèse de la Kabylie. Aux origines de l'affirmation berbère en Algérie (1830-1962)*. La Découverte, 2016.
- Temime, Emile. « Des Kabyles à Marseille. Une migration précoce et durable ». *Confluences Méditerranée*, N°39, 2001, pp. 119-128.
- Tribalat, Michèle. *Faire France, une grande enquête sur les immigrés et leurs enfants*. La Découverte, 1995.
- . « Les immigrés et leurs enfants ». *Populations et sociétés*, n° 300, Avril 1995, pp.1-4.
- . « Une estimation des populations d'origine étrangère en France en 2011 ». *Espace populations sociétés* [En ligne], en ligne le 01 juillet 2015, consulté le 28 octobre 2022, doi.org/10.4000/eps.6073.
- Yacine, Tassadit. *Aït Menguellet chante-- : Chansons berbères contemporaines : textes berbères et français*. La Découverte/Awal, 1989.
- 17 octobre 1961, 17 écrivains se souviennent (collectif). *Mediapart*, 15 octobre 2011, www.mediapart.fr/journal/dossier/france/17-octobre-1961-17-ecrivains-se-souviennent.